

Hommage à Jon Mirande (1925-1972) organisé à la Mairie de Mauléon le samedi 19 janvier 2013 par l'Académie de la Langue Basque et la Mairie de Mauléon*

Intervention de Christian Angelié, neveu de Jon Mirande

Je suis heureux de représenter ici la famille proche de Jean Mirande avec mon frère, puisque nous sommes ses deux neveux. N'étant malheureusement pas bascophone, je m'exprimerai en français. Je présenterai surtout les souvenirs que nous avons acquis dans notre enfance et notre adolescence.

Je veux d'abord commencer par remercier Txomin pour le travail qu'il a fait depuis plusieurs années, que nous avons suivi au fil du temps et qui a trouvé son aboutissement aujourd'hui. Je sais que Txomin a effectué un très gros travail pour la traduction ; il a essayé de rendre la précision des mots de Jean Mirande dans ses poèmes, ainsi que le sens des sonorités qu'il avait et qui est très important dans sa poésie.

En fait, cette commémoration coïncide avec le quarantième anniversaire de la mort de Jean Mirande puisqu'il est mort très jeune, à quarante-sept ans, autour de Noël 1972 ; il aurait quatre-vingt sept ans s'il était aujourd'hui parmi nous.

Je veux aussi remercier Pablo Aristorena pour le travail intense qu'il a accompli pour collecter des informations biographiques ; d'ailleurs, je dois avouer que c'est grâce à lui que nous avons pris conscience dans la famille de l'importance de Jean Mirande comme écrivain basque puisque, pour des raisons que je vais expliquer en détaillant un petit peu sa biographie, nous

* Orateurs: Michel Etchebest, Andres Urrutia, Christian Angelié, Pablo José Aristorena puis Txomin Peillen.

ignorions cette importance de son vivant et de nombreuses années après sa mort. Pablo Aristorena avait tenté un premier contact infructueux avec la famille en se présentant chez mes parents, mais ils n'ont pas bien compris pourquoi on s'intéressait à notre oncle et donc il a été quelque peu éconduit. J'ai trouvé quelque temps après un mot dans ma boîte aux lettres, signalant qu'il y avait une investigation historique sur notre oncle, ce qui m'a beaucoup intrigué ; c'est comme cela que nous avons pris contact et que nous avons essayé de contribuer à alimenter cette biographie, qui nécessite sans doute d'ailleurs des recherches complémentaires qui, je crois, sont en cours. C'est ainsi d'ailleurs que mon frère et moi avons contacté Txomin Peillen et suivi la gestation de ce recueil de poèmes qui est ici maintenant devant nous.

Moi je vais évoquer les souvenirs d'enfance et d'adolescence que nous avons, éclairés par ce que nous avons pu apprendre ou recueillir depuis.

Mes plus vieux souvenirs correspondent à la fin des années cinquante. Jean habitait avec ses parents dans le petit appartement du boulevard Davout dans le vingtième arrondissement, un petit deux pièces où toute la famille Mirande avait emménagé dans l'année 31. À cette époque, ma grand-mère vivait encore, mais elle était assez souffrante et elle a disparu en 1958. Moi, enfant, évidemment je n'ai pas bien saisi l'importance de cet événement mais je sais depuis que pour notre oncle cela a été un choc très dur qui a accru des tendances dépressives qu'il avait déjà, et qui l'a petit à petit enfoncé dans cet état et également dans l'alcool.

Après le décès de ma grand-mère, Jean a vécu avec mon grand-père dans cet appartement. Il y avait sa chambre qui était un peu sa tanière, où on le voyait quand on se rendait chez eux. Nous avons cette image de lui, de cette chambre qui était pleine de bouquins. Mon grand-père disait : « Jean est toujours plongé dans ses bouquins. ». Les murs étaient couverts de ses livres que nous avons recensés après sa mort, au nombre de 600. Il y avait aussi une très impressionnante discothèque. Ce qui nous fascinait beaucoup, mon frère et moi, était la connaissance phénoménale des langues qu'il avait, et dont malheureusement nous n'avons pas hérité ; nous avons recensé après sa mort une vingtaine de langues qu'il possédait en lisant la poésie et la littérature dans le texte. Il connaissait les grandes langues principales d'Eu-

rope. Il connaissait évidemment le Basque dans toutes ses nuances des différentes provinces, à commencer par le Souletin. Il connaissait également, car c'était un de ses grands centres d'intérêt, toutes les langues celtes : il connaissait le breton, mais aussi les langues de Cornouailles, du Pays de Galles, dans toutes leurs subtilités. Il connaissait des langues anciennes : le latin, le grec, y-compris l'hébreux. Même le finnois pour les langues modernes. Cela nous impressionnait énormément.

L'image que nous avons gardée de lui, c'est quelqu'un qui fumait énormément. Cette chambre était toujours enfumée. Il avait ce regard de myope ... avec toujours les yeux sur ses livres, à quelques centimètres de ses bouquins. Je vais vous lire juste un très court extrait d'un poème qui représente très bien l'image que l'on pouvait avoir de lui. C'est un poème qui s'intitule *Merry Christmas*, de 1947 :

*Bon Noël à moi qui m'ennuie dans ma chambre?
Et qui regarde derrière ses rideaux
Un joli paysage de nuages couleur de vomissures
Et de cheminées d'usines...
Je m'ennuie.
Pour me débarrasser de l'ennui je fume,
Mais je m'ennuie, encore*

Jean Mirande en fait avait plusieurs vies parallèles, très compartimentées, ce qui fait que nous ne connaissions que très peu de choses, juste des parties émergées de l'iceberg de chacune de ces vies.

Il y avait tout d'abord son intérêt pour la langue basque et le milieu basque, et nous avons en fait découvert tardivement qu'il avait un réseau extrêmement vaste de relations et d'amis, dont en particulier Txomin Peillen. Nous et nos parents connaissions le nom de Dominique Peillen sans avoir rencontré ce dernier, malheureusement, puisque c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles des documents importants ont été perdus comme je le dirai tout à l'heure. Nous ne connaissions pas du tout cette importance littéraire qu'avait Jean Mirande dans le milieu basque.

Il y avait un deuxième domaine aussi très compartimenté qui l'intéressait prodigieusement : c'était les milieux bretons. Comme je l'ai dit tout à

l'heure, Jean s'était intéressé aux langues celtiques dans toutes leurs variantes. Il faut dire que de ce côté-là Jean avait un autre très grand ami, Georges Pinault, Goulven Pennaod en breton, dont nous avons entendu parler, personnage érudit et très pittoresque, mais aussi plus inquiétant : c'était un Breton, que Jean avait connu en 1947 en apprenant la langue bretonne. Ce Georges Pinault était un baroudeur qui sera d'ailleurs parachuté sur Diên Biên Phu en 1954, au point de faire l'objet, dans un « roman » de Saint Loup, de tout un chapitre qui décrit l'action de ce Georges Pinault à Diên Biên Phu. Ce personnage a beaucoup fasciné Jean Mirande et l'a amené à des idées d'extrême droite assez sulfureuses.

Il y avait le milieu familial où Jean parlait finalement très peu de ses autres centres d'intérêt, ce qui fait que nous connaissions très mal chacune de ses vies parallèles.

Le dernier milieu était le milieu professionnel. Jean était entré au ministère des finances où il s'ennuyait visiblement fermement et où il avait clairement refusé catégoriquement de faire carrière. Il est toujours resté à un niveau de très modeste employé. Il avait là tout de même un ami très proche qui s'appelait Michel Tauriac ; Jean Mirande était très fidèle en amitié. Il y a d'ailleurs un poème, *Paris-Rue Beuret*, qui décrit son sentiment vis-à-vis de son milieu professionnel et qui décrit l'atmosphère de bureau où il s'ennuyait très fermement.

L'une des choses très importantes est que les parents de Jean étaient très modestes et très peu instruits mais qu'ils attachaient beaucoup d'importance à donner une instruction poussée à leurs enfants. Bien sûr, ils avaient noté les dons intellectuels de Jean, ce qui fait qu'ils l'avaient poussé à aller au lycée, au lycée Arago à Paris, où il s'était révélé un élève très brillant. Jean Mirande a passé avec succès son bac en l'année 43. Il faut savoir qu'à cette époque là il n'y avait que 3 % de jeunes qui obtenaient le bac ; dans le milieu ouvrier très modeste de Jean, il était tout à fait rarissime de poursuivre des études à ce niveau du bac. Ses parents étaient prêts à faire l'effort de le pousser à l'Université mais c'est lui qui a finalement refusé, sans doute par refus des autorités, refus des enseignants et refus d'être jugé par eux, par une sorte d'orgueil qu'il avait au fond de lui-même. Il a carrément refusé et

il est entré au ministère des finances. Tout ça en désespérant quand même beaucoup ses parents qui avaient cet état d'esprit d'ascension sociale ; il a donné l'image contraire de l'ascension sociale, puisque nous le voyions comme un autodidacte qui apprenait dans son coin dans sa chambre et qui ne s'en servait absolument pas. Nous avons appris par la suite qu'il avait quand même laissé une œuvre et cela n'est pas rien.

Je voudrais aussi dire quelques mots de la façon dont Jean Mirande est arrivé au Basque. Il a passé toute sa vie à Paris. Il a passé l'essentiel de sa vie dans cet appartement dont je parlais, dans le vingtième arrondissement, boulevard Davout. Avec leurs enfants, ses parents parlaient toujours en français à Paris, dans ce qu'on appellerait aujourd'hui un souci d'intégration, ce qui fait que Jean aurait pu être perdu pour la langue basque. Je pense que son don phénoménal des langues lui a permis, en entendant ses parents parler en basque entre eux, de s'imprégner, enfant et adolescent, de la langue basque, et qu'il devait en avoir à l'époque de son bac une connaissance relativement importante. Il ne s'est cependant vraiment mis à apprendre la langue basque que vers vingt ans, après son bac. Compte tenu de ce don phénoménal, en deux ans ou peut-être trois il était devenu à la fois linguiste, poète et écrivain. Il aurait pu être tout à fait perdu pour la langue basque ; ceci est assez intéressant à noter. Au contraire, notre mère avait passé six ans au Pays Basque où elle avait été envoyée parce que l'appartement de la rue de Capri où la famille vivait au début était tellement minuscule qu'il n'y avait pas de place pour tous ; elle a appris le basque en Soule. Cela aurait pu être l'inverse, lui éventuellement ne parlant et n'écrivant jamais Basque. C'est assez étonnant de voir que Jean Mirande est devenu ce qu'il est devenu par rapport à la langue basque.

Ensuite, en 1967, c'est le père, Pierre Mirande, qui est mort, et là cela a été le début vraiment d'une descente aux enfers. Jean a très mal supporté encore cette nouvelle mort, cette fois-ci de son père, et l'enfoncement dans la dépression et l'alcool a été terrible. Nous nous souvenons en particulier de l'histoire de son portefeuille perdu qui avait été rapporté chez nos parents ; nous l'avons alors trouvé chez lui dans un état épouvantable de dépression, au milieu de bouteilles de whisky et il y avait une corde à la fenêtre. Avait-il réellement l'intention de se pendre ou était-ce une sorte de

scène qu'il se jouait à lui-même, une scène macabre ? Ce qui m'a étonné c'est de trouver dans les poèmes un passage qui évoque la notion de pendu. C'est un sonnet qui s'intitule *Paranoïa*, de 1953, dont je ne lis que les quatre premières lignes :

*Un cadavre raide pendu aux chaînes
Du haut de la potence de l'âme
Bien que les noires mouches en bandes joyeuses
L'aient entamé il est là toujours debout.*

Un deuxième événement a encore accentué la dépression : c'est que Jean a été pour ainsi dire chassé de l'appartement du boulevard Davout où il avait presque toujours vécu. Il a encore très mal ressenti le fait de devoir quitter ces lieux auxquels il était très attaché, et là la descente a été terrible. Un jour de Noël, il devait venir à un repas dans notre famille ; il n'est pas venu. Il ne s'est pas présenté à son travail ensuite. Son collègue Michel Tauriac a téléphoné à nos parents, et là on l'a découvert mort dans un cocktail de barbituriques et d'alcool. Certains pensent que c'était un suicide ; de toute façon c'était au moins une conduite suicidaire.

Après la mort de Jean, cinq ans après, nous avons trié les livres, les disques, etc. Il y avait un certain nombre de papiers, mais comme notre famille ne connaissait pas du tout à cette époque son importance littéraire, elle a considéré que c'était des papiers personnels privés et donc ces papiers ont disparu, ce qui est certainement très regrettable puisque il y avait peut-être des lettres et des manuscrits de ses œuvres. Tout cela a été perdu malheureusement.

Il y a certainement des choses encore à explorer dans cette biographie. Par exemple, il serait intéressant de voir ce qu'il y a comme archives, par exemple au lycée Arago. J'espère que tout ce travail continuera.

Ce qui est certain c'est que grâce à ce livre Jon Mirande est toujours vivant et accessible, même à ceux qui ne sont pas bascopones.